

CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES

A BORDEAUX

du 14 au 18 avril 1903¹.

Bordeaux s'est étudié à surpasser Toulouse dans la brillante réception qu'il a ménagée aux délégués des Sociétés savantes. Il n'y a pas que son vin pour faire sa réputation. L'ensemble harmonieux de ses divers quartiers, la richesse architecturale et artistique de ses édifices anciens, la coquetterie de ses places, de ses promenades et de ses jardins lui assurent une célébrité de bon aloi.

Située à mi-côte sur une courbe très prononcée de la Garonne, rive gauche, la ville se présente, vue du fleuve, sous un aspect des plus imposants. Elle offre un séduisant panorama. Ses monuments de toutes les époques font, à juste titre, l'admiration des archéologues. Le palais Gallien, amphithéâtre du III^e siècle, où quinze cents spectateurs pouvaient trouver place, les églises de Sainte-Croix et de Saint-Seurin, de l'époque romane, la cathédrale de Saint-André (XII^e et XIII^e siècles) et l'église de Saint-Michel (XIV^e siècle), sont des édifices qu'on ne se lasse pas de revoir. Pourquoi M. Abadie, l'architecte qui s'est chargé de veiller à leur conservation, s'est-il permis des restaurations fantaisistes, au lieu de respecter les moindres détails de l'œuvre primitive ? Ce fut une tentation, il y a un demi-siècle, d'innover de la sorte. Dans notre région, M. Delforterie, d'Amiens, n'y a-t-il pas cédé plus d'une fois, au grand détriment d'édifices remarquables qu'il a défigurés ?

¹ Ce compte-rendu a été lu à la séance de la Société historique du 16 mai 1903.

Il n'y a pas moins de vingt et une églises à Bordeaux. Quelques-unes sont modernes, mais toutes sont de grand caractère. La tour Pey-Berland, près de la cathédrale, et le clocher de Saint-Michel, sont des types achevés de campaniles isolés, comme on en voit en Italie.

Le Congrès s'est ouvert à l'Athénée municipal, le mardi 14 avril, sous la présidence de M. le comte Bagnenault de Puchesse, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques. Il me serait impossible d'en analyser tous les travaux ; je ne citerai même que ceux dont le caractère spécial m'a frappé ou dont les auteurs vous sont connus.

M. l'abbé Arnaud d'Aguel, des Antiquaires de France et de la Statistique de Marseille, a présenté une notice sur les possessions de l'abbaye de Saint-Victor-en-Rouergue, à partir du XI^e siècle ; M. Leroux, archiviste de la Haute-Vienne, les plus anciens titres de la cathédrale de Limoges (833-1123).

M. Joseph Depoin, secrétaire de la Société historique et archéologique de Pontoise et du Vexin, a fait lire par M. Mareuse, notre confrère, un mémoire relatif aux comtes héréditaires d'Angoulême, de Vougrin I^{er} à Audouin II (869-1032). C'est un apport fort précieux à l'*Art de vérifier les dates*.

M. Louis Demaison, archiviste de la ville de Reims, a décrit les diverses phases des travaux exécutés à l'église abbatiale de Saint-Remi de Reims. Prenant pour guide Anselme, moine de Saint-Remi, il a pu donner les noms des divers constructeurs et indiquer la part qui revient à chacun d'eux. De l'édifice restauré par Hincmar, archevêque de Reims, et consacré, l'an 852, il ne subsiste rien. Les parties les plus anciennes appartiennent à la construction d'Airard, abbé de Saint-Remi, en 1005. Ce sont les piliers carrés sans ornements d'une partie du transept et les voûtes des bas-côtés en berceaux perpendiculaires aux murs latéraux. En 1039, l'œuvre est reprise par

l'abbé Thiéry. Jusqu'à sa mort, en 1045, il a eu le temps de bâtir le chœur, la nef avec ses piliers en faisceaux de forme si étrange, et la partie occidentale du croisillon nord du transept qui offre un double étage d'arcs supportés par des colonnes cylindriques épaisses et trapues, munies de chapiteaux d'un style barbare, grossière imitation des chapiteaux corinthiens. Hérimart met la dernière main au transept et construit les deux clochers de la façade. En 1049, l'église est prête pour la consécration, que le Pape Léon IX vient faire au mois d'octobre.

M. Léon Maître, président de la Société archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure, nous a entretenus de la crypte de Saint-Seurin de Bordeaux qu'il rattache avec raison à une époque assez rapprochée de la mort de saint Seurin (*Santus Severinus*) et certainement antérieure au IX^e siècle. Ses voûtes en berceau, ses clavaux de pierre alternant avec des briques, le petit appareil de la maçonnerie, tout semble indiquer une parenté étroite avec les habitudes gallo-romaines.

M. Robert de Lasteyrie, membre de l'Institut, est de cet avis. M. Brutails, archiviste de la Gironde, pense, au contraire, que les dispositions et les procédés de cette crypte sont romans, et se refuse à y voir aucun détail qui permette de la faire remonter à la période latine. N'est-ce pas aller trop facilement à l'encontre des traditions et des données historiques ? Dans la crypte de Saint-Seurin, sont plusieurs sarcophages, décrits par M. de Caumont dans son Abécédaire. On y vient visiter le tombeau de saint Fort. M. Brutails affirme que saint Fort n'a jamais existé. Si l'histoire nous renseigne médiocrement sur sa vie, sa fête n'en est pas moins célébrée de temps immémorial à Bordeaux, le 16 mai.

Trois autels de l'époque mérovingienne ont été signalés dans le diocèse d'Aix, en Provence, par M. l'abbé Chailan, de l'Académie d'Aix. Ce sont les autels de Rognes, La Gayolle et Favaric.

M. Coquelle, de la Société des Etudes histo-

riques de Paris, a présenté une notice sur les églises romanes du Vexin français. Il y a donné place à l'église de la Villeterte, au canton de Chaumont. C'est la plus complète de toutes. Elle appartient à la fin de la période romane.

M. le chanoine Pottier, correspondant de notre Société à Montauban, a rendu compte des fouilles faites sous sa direction dans l'église abbatiale de Saint-Pierre de Moissac. Ces fouilles ont mis au jour des substructions antérieures à l'église à coupes. Notre confrère a aussi appelé notre attention sur une cloche du XIII^e siècle, appartenant à l'ancien prieuré de Degagnazès (Lot). On y lit : A ✠ Ω. MATHEVS ME FECIT. *Dum signat hoc signum, fugiat procul omne malignum tonitru. Triumphat I H S NAZ rex judeorum.* Mathieu m'a faite. Quand cette cloche sonne, qu'elle fasse fuir bien loin tout malin tonnerre. Jésus de Nazareth, roi des Juifs, triomphe. Cette communication a fourni à M. Demaison l'occasion de signaler à Tassy, près Reims, une cloche de la même époque portant cette inscription : XPS VINCIT, XPS REGNAT, XPS IMPERAT, le Christ est vainqueur, le Christ règne, le Christ commande.

M. le chanoine Pottier a fait encore part au Congrès du résultat de ses recherches sur les communautés qui pouvaient avoir des chartes de coutumes dans la région de Tarn-et-Garonne. Il en a trouvé une centaine. Trente et une d'entre elles ont leurs textes publiés et quarante ont les leurs dans les archives. Il en est vingt-neuf dont les textes restent introuvables, bien qu'il soit prouvé qu'ils ont existé.

M. le chanoine Ferran, aumônier du lycée de Foix, a fait connaître l'existence d'une communauté juive au XIII^e siècle et au XIV^e à Pamiers, sous la protection des abbés de Saint-Antonin. Philippe le Bel a chassé ces juifs du royaume en 1306. On les a rappelés en 1315. Ils furent définitivement expulsés, au nombre de cinquante-six, en 1394.

M. l'abbé Daux, de la Société archéologique de

Tarn-et-Garonne, nous a fait connaître quelles étaient les croyances et traditions populaires du Montalbanais, l'influence des sorts, les pouvoirs des sorciers, les remèdes empiriques des rebouteurs, etc.

M. l'abbé Foix, de la Société de Borda, a démontré, avec pièces à l'appui qu'Etienne de Vignoles dit Lahire, compagnon de Jeanne d'Arc, est né dans le pays d'Auribat, département des Landes, au village des Préchach, où se trouvaient la seigneurie et le château de Vignoles.

M. l'abbé Degert, de la Société historique de Gascogne, a donné lecture d'un mémoire sur la célébration du décadi à Gamarde, village des Landes, et un autre sur le budget d'un évêque gascon au moyen-âge.

MM. Cozette et Leclerc, du Comité archéologique et historique de Noyon, ont fait présenter un mémoire sur les anciennes mesures en usage dans le canton de Noyon. Nous sommes en possession, depuis longtemps, des tableaux dressés par M. Graves, sur le même sujet.

M. Quignon, de la Société académique de l'Oise, professeur au lycée de Beauvais, a fait l'histoire de l'*Ecole centrale de l'Oise*, qui a duré du 25 juillet 1796 au 30 avril 1802. Il en a montré l'organisation, au point de vue matériel, au point de vue scolaire, comme au point de vue budgétaire. Il en a même cité deux illustrations, le mathématicien Biot et le littérateur Gêruzèz.

M. Henri Lorin, professeur de géographie coloniale à la Faculté des lettres et membre de l'Institut colonial de Bordeaux, a raconté les relations de Bordeaux avec Terre-Neuve sous Charles IX.

Mon étude sur la liturgie des diocèses de Beauvais, Noyon et Senlis, dont vous avez bien voulu proposer la lecture au Congrès, est venue en son temps. *L'Aquitaine*, semaine religieuse de l'archidiocèse de Bordeaux, en a donné le résumé, en y joignant une appréciation des plus flatteuses, dont je remercie du fond du cœur M. le chanoine J. Callen.

Arrêtons ici l'énumération des travaux présentés au Congrès. C'en est assez pour montrer l'intérêt qu'offrent toujours ces réunions, dans lesquelles au plaisir de retrouver des amis, venus de tous les points de la France, s'ajoute l'avantage d'entendre traiter les mêmes questions par des personnes de régions absolument différentes.

Est-il besoin de dire combien le cardinal archevêque de Bordeaux, chez qui j'ai reçu la plus généreuse et la plus cordiale hospitalité, eût été satisfait de nous voir nombreux parmi les délégués ? Son Eminence ne saurait oublier ni Compiègne, ni Noyon. La Société historique, dont elle a jadis présidé les séances avec tant de charme et d'autorité, lui restera toujours chère.

Le Congrès s'est terminé par deux discours fort applaudis, l'un de M. H. Omont, de l'Institut, sur les instruments et moyens de recherches nombreux et précis que fournissent les catalogues des bibliothèques et les inventaires d'archives ; l'autre de M. Julian, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, sur les transformations qu'a subies Bordeaux à travers les âges. M. Bizos, recteur de l'Académie, remplaçant M. le Ministre de l'Instruction publique, y a joint ses compliments et félicitations.

Je me garderai bien de passer sous silence les excursions qu'il nous a été donné de faire pendant et après le Congrès.

La première a eu lieu le mercredi 15 avril, sur la Garonne et la Dordogne, en doublant le bec d'Ambès. Quels sites enchanteurs n'avons-nous pas admirés depuis Lormont, *Laureus Mons*, en quittant Bordeaux, jusqu'à Bourg où nous avons mis pied à terre ! Quel immense panorama s'est déroulé devant nous ! Quelle variété de paysages n'avons-nous pas contemplés ! A distance nous pouvions saluer les châteaux renommés. Sous nos yeux, se trouvaient les grandes crues dont les noms sont plus célèbres que les noms de batailles.

La seconde promenade s'est faite, le samedi, de Libourne au Tertre de Fronsac, d'où la vue se

repose sur les gracieux parterres que dessinent les capricieux méandres de la Dordogne. De Fronsac, nous sommes allés à Saint-Emilion, dont nous avons visité la collégiale, couverte d'une série de coupes, l'église souterraine, église monolithique à trois nefs, creusée dans le bloc de la montagne, avec des voûtes d'environ vingt mètres de hauteur, l'Ermitage ou grotte de Saint-Emilion, dans laquelle on montre le fauteuil du saint ermite, sa table et son lit, le tout pratiqué dans le roc. De nombreuses ruines attiraient à chaque instant notre attention. C'étaient les cloîtres de la collégiale, le palais Cardinal qu'habita le Cardinal de Sainte-Luce, neveu du pape Clément V, le couvent des Cordeliers, l'église des Dominicains, la chapelle de la Trinité, bâtie sur la grotte de Saint-Emilion, etc. Il faudrait un mois entier pour tout étudier à loisir.

Nos deux premières excursions ont été fort belles. Celle que nous avons faite à Biarritz et Saint-Sébastien a été incomparable.

Nous étions quarante à notre départ de Bordeaux, le dimanche 19 avril. La messe venait d'être célébrée à notre intention à l'église de Sainte-Croix par M. l'abbé Adam, aumônier des Augustines de Valognes. M. Henri Lorin, professeur à la faculté des lettres, allait prendre la direction de la caravane. C'est justice de lui décerner le titre d'organisateur émérite ; car non seulement rien ne nous a manqué pendant les trois jours que nous devions consacrer au golfe de Gascogne et aux côtes d'Espagne, mais toute fatigue nous a été épargnée, ainsi que toute préoccupation, même celle de nos bagages. Tout a été jouissance. A un panorama splendide succédait un autre panorama plus délicieux encore. Les satisfactions d'une journée étaient toujours dépassées par celles du lendemain.

Biarritz et Bayonne ont suffi au dimanche. C'est par les chemins si pittoresques du bois de Boulogne et les promenades de la côte des Basques que nous sommes arrivés à Biarritz. Après un reconfortant déjeuner au restaurant Ritz, nous

avons parcouru la ville, admiré la rade et son phare, visité l'embouchure de l'Adour, et par Bayonne à travers la forêt gagné les sommets de la croix de Mouguerre, d'où l'on jouit d'une vue splendide sur le pays basque. La cathédrale de Bayonne, son vieux cloître et ses fortifications nous ont pris la matinée du lundi. A midi nous étions à Saint-Jean-de-Luz. De bonnes voitures nous ont permis de voir le littoral du plateau de Sainte-Barbe aux falaises que commande le fort de Socoa, et l'arrière pays. Urrugne et sa curieuse église, et la croix des Bouquets à 148 mètres d'altitude. A Socoa la falaise renferme d'immenses tables de marbre qui paraissent inclinées les unes sur les autres, comme dans un chantier. L'église d'Urrugne présente de chaque côté de la nef trois lignes de tribunes superposées où prennent place les hommes. C'est le type des églises basques. Nous nous sommes ensuite dirigés vers le château d'Abbadie, propriété de l'Institut. Nous y avons été reçus très cordialement par le P. Verschaffel, directeur de l'Observatoire. C'est à ce savant oratorien qu'un commissaire de Biarritz est venu, au commencement de mai, donner l'ordre de se dissoudre parce qu'étant son propre supérieur il formait à lui seul une congrégation. Du château d'Abbadie au cachet tout oriental, l'œil embrasse les hauteurs de la Rhune et de la Haya, la rade d'Hendaye, la côte d'Espagne, et au nord les collines qui bordent l'Adour.

Le mardi nous avons quitté Hendaye de bon matin et traversé en barque la Bidassoa pour nous rendre à Fontarabie. Le maire et l'archiviste de la province de Guipuscoa nous ont accueillis très amicalement au débarcadère. Sous leur direction, nous avons visité la vieille cité aux rues étroites et pittoresques, aux curieux toits en saillies, son église surchargée de statues et d'ornements de toute sorte, son château, forteresse formidable restaurée par Charles-Quint.

Un tramway à mules nous a conduits de Fontarabie à Irun, dont l'église nous a vivement inté-

ressés par ses richesses artistiques. On venait d'y célébrer un service funèbre. J'ai remarqué, non sans étonnement, sur le catafalque élevé dans la nef, un drap mortuaire garni d'une grande croix rouge, tant il est vrai que les usages varient selon les pays.

Saint-Sébastien était notre dernière étape. Le président de la députation provinciale de Guipuscoa, le maire, les adjoints et les représentants du lycée nous en firent les honneurs avec le plus grand empressement. Quel merveilleux spectacle s'est offert à nos regards ! La rade de Saint-Sébastien, son double golfe, ses falaises, ses vieux quartiers escaladant les premières pentes d'une colline, et la ville neuve, si fraîche et si coquette, que continuent d'élégantes villas, tout était fait pour nous charmer. Il nous a été permis de gravir les escarpements abrupts de la citadelle. L'ascension a été parfois assez rude, mais nous avons été pleinement dédommagés par une vue panoramique inoubliable. Nous avons dit adieu à Saint-Sébastien à 4 h. 20. Le lendemain à 8 h. 1/2, nous arrivions à Paris. Le congrès et les excursions nous ont fourni de bonnes leçons d'histoire et de géographie. Nous en avons tous emporté le plus agréable souvenir.

E. MOREL.
